

— Fernand Divoire, me dit-il, est sans aucun doute — et je le reconnais volontiers — le Foch de la stratégie littéraire.

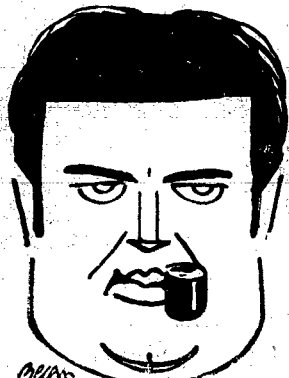
C'est Henri Béraud qui m'apparait soudain, tenant entre ses doigts la coupure de *Paris-Journal*.

— Soudain, reprend-il, un Foch a aujourd'hui son Pierrefeu qui s'écrie : « Plutarque a menti ! » et la doctrine divoiriene qui fit ses preuves au moment où on faisait de la littérature en vase campagne avec mouvements tournants, évolutions sur l'aille, charges brillantes sur le flanc de l'adversaire, fait faillite le jour où les littérateurs devenus innombrables se sont soudés en un front continu (de la mer aux Vosges, disait le commaniqué) que nous délimiterons, nous, du pont des Arts à la Closerie des Lilas.

« A la place des brillantes cohortes entrecroisées, il n'existe qu'une masse compacte d'adversaires qui s'épient, de temps à autre, aux créneaux de l'unique tranchée de départ.

Dans ces conditions, la seule tactique n'est-elle pas l'attaque brusquée après les tirs d'écrasement ? Je le demande à Divoire lui-même.

Béraud souffle un peu, bourre sa pipe et me lance un regard qui me scrute à travers la flamme de son allumette :



HENRI BÉRAUD

— Que vois-je, dans la critique de la manœuvre faite par mon vieil ami Fernand Divoire dans les colonnes de *Paris-Journal* ? Le reproche d'avoir confondu les objectifs.

« A cela, je réponds, moi, qu'on a confondu les querelles.

— Combien y en a-t-il donc ? fis-je timidement.

Béraud se leva, d'aplomb sur ses hanches puissantes.

— Trois... et même quatre. Mettons trois.

*Primo* : Une querelle contre la N. R. F. datant de 1931 que je me flatte d'avoir engagé seul et le premier, par un article paru dans les *Cahiers d'aujourd'hui* sous le titre « Ecrivains d'exportation » (1).

*Secundo* : Récemment une nouvelle série d'escarmouches où j'ai pris la défense du journalisme, ce qui m'a valu un combat singulier avec Maurras.

*Tertio* : La reprise de la bataille contre la N. R. F. à laquelle s'est superposée l'offensive contre Giraudoux pendant ma campagne de l'*Eclair*, au sujet de notre propagande artistique à l'étranger.

— Je suis un polémiste, poursuit Béraud, à ce titre, je n'ai pas à choisir mes adversaires, mais à prendre parti chaque fois que je le sens nécessaire. Admettons qu'au moment où j'attaque M. Gide, je sois appelé à lutter dans un journal contre la vie chère et qu'on me dise : « Attention, laissez Chéron tranquille », c'est un adversaire de Gide, n'allez pas mécontenter un homme qui vous est acquis... » Me croyez-vous capable de baisser la tête et de méfier que les haricots verts n'aient jamais été si bon marché ?

Qu'on ne me reproche donc pas d'éparpiller mon tir si j'ai à lutter contre plusieurs objectifs. J'ai pu en attaquant Maurras, déconcerter les quelques amis littéraires que j'ai à l'*Action Française*, mais ils ne peuvent voir dans ma conduite qu'une stricte application de leurs doctrines qui est la suivante : *Quelle que soit votre admiration pour quelqu'un, vous devez le combattre s'il est contraire à votre doctrine politique. La politique d'abord.*

« En ce qui concerne l'attaque, je prends parti, et je ne cherche plus, pour « la littérature rigolote ou tout au moins agréable ».

Et je m'explique :

Quand j'avais dix-sept ans, j'ai commencé à écrire en vers. Je suis venu ensuite à la prose. C'était l'époque où je fis un conte lyrique dans lequel un prophète debout sur les degrés d'un temple, clamait à la foule quelques vérités définitives.

La seule originalité de ce conte, c'est qu'il me fut donné de le relire une centaine de fois dans les années

(1) Voir l'article de Charensol du 28.

qui suivirent, lorsque tous les jeunes gens de dix-sept ans vinrent m'apporter « quelque chose à easier quelque part ».

Tous les jeunes gens qui se destinent à la carrière littéraire, ont fait une fois le conte du prophète. Que deviennent-ils ensuite ?

Où bien ils continuent à faire ce conte-là toute leur vie.

Où bien, ils se décident à chercher un autre ordre de sujet, en faisant vivre les choses et les êtres et... pour employer une formule chère à M. Gide, en s'efforçant de soumettre la réalité à un plan préconçu.

Puisque toute la querelle qu'on cherche à me faire en ce moment, gravite autour de la littérature ennuyeuse et de la littérature facile, qu'on me laisse parler un peu du roman.

Il n'y a pas des catégories innombrables de romans ; il y en a trois.

1° L'ouvrage où on exploite uniquement l'action. (C'est de toutes les méthodes faciles, la plus accessible et la plus goûtée du public.)

2° Le développement beaucoup plus facile encore d'essais psychologiques sur un problème d'ordre idéologique et sentimental, où les chapitres sont cousus les uns aux autres et se tiennent grâce à une affabulation quelconque, sans intérêt. (Travail de rhétoricien et de potache.)

3° Enfin il existe une troisième méthode qui consiste à faire un roman en enchaînant des faits, en créant des personnages, en leur insufflant la vie et ce métier-là est, de beaucoup, le plus ardu.

Cet article, fait d'enchaîner les faits et de donner aux créations de l'esprit l'aspect d'une réalité vivante est le véritable fin de l'art du roman.

« C'est donc la littérature dite facile, facile à lire, celle qui est de beaucoup la plus difficile à réaliser. Des preuves ? L'en donnez.

Henri Béraud remonte son pantalon et croise les bras.

— Je suis prêt à faire deux paris avec M. Gide, par exemple, pour la somme qui lui conviendra — soit dit en passant — car je sais qu'il ne regarde pas à la dépense.

*Premier pari* : Si M. Gide y consent, je me flatte de fabriquer un essai ou un roman de Gide qui, mêlé à deux autres essais de Gide inédits et que personne n'aura jamais lus, tromperont les Gidards eux-mêmes, voire M. Jacques Rivière, ce gide à la noix.

*Second pari* : Celui-là d'une somme cinq fois supérieure. Je défie M. Gide de tromper n'importe quel éditeur en lui apportant une nouvelle de 40 pages qu'il voudrait faire passer comme de Duvernois ou de Robert Dieudonné.

— Ceci, lui dis-je, ne fait jamais que l'éloge de la difficulté.

A quoi Béraud répondit :

— Entendu, mais de quel autre moyen peut-on faire état pour juger — sur le plan de polémique, s'entend — la valeur d'un écrivain par rapport à celle d'un autre.

Si l'on voulait discuter d'un auteur subjectivement, la querelle ne finirait pas. Quelqu'un peut toujours dire qu'il préfère George Ohnet à Élémer Bourges et qu'Élémer Bourges est inférieur à Georges Ohnet. Comment lui démontrer le contraire ?

Ce qui est facile, c'est de démontrer que Georges Ohnet ne peut pas faire de l'Élémer Bourges. C'est la preuve par neuf de l'habileté technique, professionnelle, de la valeur sportive si l'on peut dire...

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, conclut Henri Béraud, je tiens mes deux paris.

GEORGES LE FEVRE.